

Jeune homme, jeune fille nés après la chute du mur de Berlin, n'oubliez pas Soljenitsyne !

Cette année marque les cent ans de la naissance d'Alexandre Soljenitsyne. Ce seront aussi les dix ans de sa mort, les quarante ans d'un de ses grands textes, le discours de Harvard consacré au déclin du courage dans les pays occidentaux. Ces anniversaires devront souligner l'importance de ce que le grand slaviste Georges Nivat appelle « le phénomène Soljenitsyne », un phénomène littéraire, politique, moral.

Nous aurons à cœur d'honorer le prix Nobel de littérature (1970), l'homme qui, avec Jean-Paul II, provoqua l'ébranlement du monde soviétique, du bloc communiste.

La publication de *L'Archipel du Goulag* en 1973 eut un retentissement mondial considérable. Et Alexandre Soljenitsyne sut, avec une grande acuité, et parfois une violente sévérité, accuser les défaits de notre monde. La France tient dans le phénomène Soljenitsyne une place particulière. C'est à Paris que *L'Archipel du Goulag* fut publié en russe pour la première fois ; c'est en France qu'il dira avoir été le mieux lu, compris, reçu, sans oublier pour autant la longue complicité d'une partie des élites politiques et littéraires françaises pour « le pays du socialisme réalisé ».

Cette voix n'est pas entendue aujourd'hui comme elle méritait d'être. Elle est parfois oubliée - le mur de Berlin est tombé... Cette voix est parfois évitée car les questions morales que pose Soljenitsyne dérangent. Elle est parfois idéologiquement dans une récupération déformée dans une récupération idéologique qui pourra servir certains très à droite et tourner à d'autres très à gauche une caricature commode.

Sur tout - et c'est toute la force de son témoignage - Soljenitsyne répond mal aux injonctions de notre temps. La lecture du monde est aujourd'hui polarisée par deux évidences, l'évidence populiste et l'évidence progressiste qui se nourrissent mutuellement. Le peuple est-il souverain ou doit-on le traiter à distance ? Le progrès fait-il avancer le monde ou doit-on le recuser ? Ces évidences sont simplistes et totalitaires. On n'aurait pas le droit de ne pas choisir son camp : celui du

nous appelle, hors de toute évidence, à une exigence. C'est plus difficile à entendre. Cette exigence est universelle. Soljenitsyne est parfois présenté comme « slavophile », or il récuse le mot ; parfois décrit comme revêché à l'humanisme, or c'est mal le lire. Dans son discours du Lechtenstein (1993), il se revendique d'Érasme qui « concevait la politique comme une catégorie morale et y voyait l'expression des aspirations éthiques ». Oui, Soljenitsyne est universal, d'un universalisme qui parle de morale, de liberté et de limite, de mémoire et d'idéal.

Le grand écrivain nous fait partager l'exigence de la mémoire de Goulag. Avec Jean-Paul II, il provoqua l'ébranlement du monde soviétique du bloc communiste

Soljenitsyne puise la morale dans l'exigence du beau, du vrai et du bien. Avec Dostoevski, il partage l'espoir que « la beauté sauvera le monde ».

Le discours de Harvard développe la devise de cette université, « Veritas ». Et le bien doit inspirer les êtres les plus simples de *La Madison de Martrona*, sa nouvelle publiée en 1963, comme les grands, intellectuels ou politiques. Ce sont des exigences esthétiques de l'œuvre de Soljenitsyne, ce sont aussi des exigences de vie.

Le critère redoutable de la vérité conduit Soljenitsyne à des jugements sévères. Ses attaques contre la presse en Occident sont violentes, excessives même, jusqu'à l'ingratitude de la part de celui que la presse occidentale a protégé du régime soviétique. Les appréciations du grand écrivain, en la matière, relèvent d'un systématisme infondé, mais elles disent aussi ce que l'on observe encore mieux quelques décennies plus tard : le formatage, les emballements, les modes, autant de freins à la liberté. L'exigence du bien amène Soljenitsyne à dire ce que l'affirmation des Droits de l'Homme ne suffit pas à construire. Cette critique du « droit-dé-l'humanisme » autorise certains à enfermer Soljenitsyne dans une vision réactionnaire et autoritaire. Ce n'est pas juste. Avant même Soljenitsyne, Max Weber avait tout à la fois salué l'apport des Droits de l'Homme et regretté le fanatisme rationaliste qui peut en sourdre. Lorsque Soljenitsyne, dans le discours de Harvard, dénonce « la bienveillante conception humaniste

selon laquelle l'homme, maître du monde, ne porte en lui absolument aucun germe de mal », il ne récuse pas l'humanisme mais en limite l'ambition rationaliste, il rappelle que l'homme porte des germes de mal, que seule la conscience du beau, du vrai et du bien empêche de prospérer.

Soljenitsyne est aussi un homme, un créateur épris de liberté. C'est le sens de son combat, de son œuvre, de sa vie. Mais il y a la liberté de bien faire et la liberté de mal faire. Soljenitsyne croit au libre arbitre, en la responsabilité. Mais cette responsabilité est entravée par les excès, excès du juridisme, excès de la presse.

Soljenitsyne chérit l'État de droit. Mais comme la sagesse ancienne, il sait que « summum jus, summa injuria ».

Cela vaut pour la personne, cela vaut aussi pour une société soumise au risque de dessèchement.

Soljenitsyne serait hostile au libéralisme ? Dans son dialogue avec le physicien Sakharov, il souligne que « c'est dans le développement de l'être moral de la Russie que le libéralisme russe a toujours vu pour lui [partiellement à tort] le danger le plus noir ».

Selon Soljenitsyne, le ver était dans le fruit lors de la révolution de février 1917 mais non pas en raison de l'idée libérale mais par son caractère incomplet. Le libéralisme russe s'est trompé de danger et l'histoire l'a prouvé !

La quête de l'auteur de « L'Archipel du Goulag » est universelle et difficile, c'est une quête de l'idéal

En exerçant à un essai, *Le Printemps des libertés* (L'Archipel, 2016), je citais Soljenitsyne : « *Personne sur la terre, n'a d'autre issue que d'aller toujours plus haut* ». Cet appel à l'élevation en dignité va avec la conscience de la limite. Une limite personnelle, une limite physique, une limite volontaire ou contraainte. La liberté est aussi dans la conscience de la limite, une limite qui appelle à la personne humaine, à sa dignité, jusque dans les conditions extrêmes subies par Ivan Denissovitch. L'auto-limitation, l'auto-restriction, aident à découvrir le beau, le vrai, le bien. L'auto-limitation est une condition nécessaire de la liberté, elle est « l'action primordiale et la plus sage

pour tout homme qui a accédé à sa liberté. Pour ceux qui cherchent à l'obtenir, c'est également la voie la plus sûre ». La limite pose une éthique individuelle, et inspire aussi une politique. Soljenitsyne est un militant de la sauvegarde de l'environnement. Il l'a exprimé, sans concession pour l'Occident, sans concession pour la Russie. Les analyses qu'il tient, les mots qu'il emploie sont d'une redoutable actualité.

Soljenitsyne nous fait aussi partager l'exigence de la mémoire. La mémoire dans laquelle il a écrit et retenu une partie de son œuvre : l'univers du Goulag ne lui permettrait pas d'écrire commodément. L'exigence de la mémoire soutient aussi l'ambition historique de Soljenitsyne dans son œuvre. Le dessin de l'histoire contemporaine, l'histoire de la Russie du début du XX^e siècle et de son tréfonds. C'est encore la mémoire et de la langue, le retus de la novlangue et du globalish à la russe, la capacité à puiser dans l'ancien et à inventer du neuf. C'est enfin l'amour d'un pays, l'affirmation d'une identité meurtrie, mystérieuse et aimée. Cette mémoire ne rejette pas les autres, mais elle les aime en tant qu'ils sont justes. Les polémiques malicieuses, les propres écarts de Soljenitsyne, ont nourri les accusations de xénophobie et d'antisémitisme. Elles ne sont pas justes, mais il faut en effet une grande exigence morale, une grande ambition éthique, un grand amour des hommes pour être si fier de soi et sensible à l'autre. La quête de Soljenitsyne est universelle et difficile, c'est une quête de l'idéal.

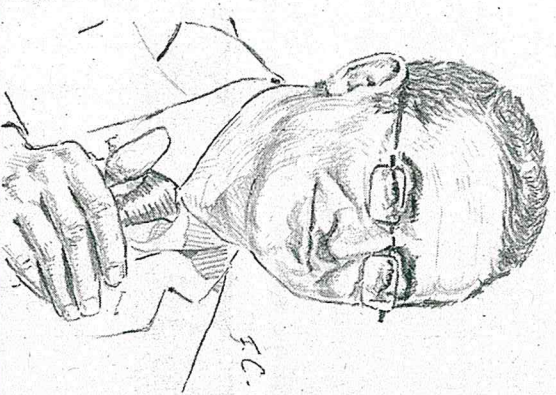
Il est témoin de l'Est totalitaire comme d'une « chose horrible » ; à l'Ouest, l'humanisme d'Érasme

s'est abîmé en égoïsme ; il ne peut pas recommander notre société comme idéal pour la transformation de la sienne. Parce qu'il est lucide, qu'il refuse les accommodements individuels ou collectifs, la quête est sans fin. Il apprécie la démocratie mais la soumet aux buts éthiques de la vie.

Soljenitsyne est trop scientifique pour bannir le progrès, trop philosophe pour le chérir. Il est trop historien pour ignorer le peuple, trop mystique pour s'y perdre. Soljenitsyne croit en l'homme.

* Membre du Comité pour le centenaire de Soljenitsyne et fin connaisseur de la culture russe, Hervé Mariton, ancien député LR, est maître de Crest (Drôme).

DESSIN CLAIREFOND.



HERVÉ MARITON

2018 marque le centenaire de la naissance du grand dissident, héraut de la lutte contre le totalitarisme communiste. L'œuvre de ce géant éclairé aussi les maux actuels de l'Occident, juge l'ancien ministre*

celui du progrès qui en perçoit la raison, Soljenitsyne, dans toute son œuvre, et cela résonne aujourd'hui,